

Je lève la tête pour laisser descendre en moi le poème de Langston Hughes cité au début de *La République de l'imagination* dont je commence la traduction. Derrière la vitre derrière mon bureau un très fin croissant de lune trace un arc blanc dans le ciel bleu foncé qui s'éclaircit en descendant vers les collines puis devient vert, jaune et rose pâle contre leur ligne noire. Comme dit le vieil Indien en chapeau de cowboy de *L'oiseau canadien*, « Tu sais, j'ai vu trente mille couchers de soleil. Il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Que pouvons-nous demander de plus ? »

Passer d'une langue à l'autre, de l'anglais au français, heure après heure, jour après jour. Alors qu'avant l'anglais une autre langue m'avait été parlée. Ou plus exactement chantée. Les premiers mots russes que je me rappelle avoir entendus étaient ceux de berceuses. *Dors, dors tranquille* et une autre qui parlait de ce que mangent les oiseaux. J'entends encore Lydia les fredonner avec *Une chanson douce* et *Le petit Indien* après avoir éteint la lumière de notre chambre. Jamais rien d'autre. Là où nous vivions, personne ne parlait russe. Lydia disait toujours que cela avait été les plus belles années de sa vie. Elle n'était plus l'immigrée fille d'immigrés, elle ne travaillait plus, elle n'était plus en bas de l'échelle, le plus petit Blanc se considérait toujours au-dessus

des Noirs, elle était une femme de colon et elle faisait de nouveau, comme ses parents, grands-parents et arrière-grands-parents avant la révolution d'Octobre, partie de ceux qui étaient servis par d'autres. Elle portait ces robes éblouissantes des années cinquante, étoffes luisantes, taille fine, jupes amples et bustier, talons aiguille, cheveux très courts permanentés, clips d'or aux oreilles, rouge à lèvres foncé, ongles vernis de la même couleur. Maigre (ils avaient crevé de faim pendant la guerre), très belle.

Il y a une phrase, dans *Ce qu'ils se mettent sur le dos* que j'ai traduit il y a maintenant cinq ans, à laquelle je repense souvent : « Seuls les gens superficiels croient que les apparences ne comptent pas. » Le type qui prononce ces mots est un Juif hongrois émigré à Londres dans les années cinquante, un drôle de loulou qui aime le tango et les vêtements clinquants, a connu les camps puis fait de la prison en Angleterre parce qu'il louait très cher des taudis aux immigrés jamaïcains, et vit avec une Jamaïcaine. Je cherche dans mon ancien ordinateur et trouve la suite : « elles [les apparences] sont souvent tout ce qui reste pour continuer, et parfois tout ce qui reste des ruines d'une vie, et comme tout immigré le sait, quand on peut se réinventer totalement, que l'on est sans passé, sans histoire, dans un pays étranger, ce qu'il y a d'important, c'est ce qu'on donne à voir ». À Abidjan, Lydia pouvait se réinventer, oublier le passé comme beaucoup de ceux qui l'entouraient. Après la faim, la pauvreté pour beaucoup, la prison et la privation de droits civiques pour quelques-uns, qui avaient accompli des trucs pas clairs voire vraiment dégueulasses, les coloniaux vivaient libres, dans l'opulence, tous illustrant ce geste de « l'aventurier et du pirate, de l'épicier en grand et de l'armateur, du chercheur d'or et du marchand, de l'appétit et de la force » qui définit la colonisation, disait Aimé Césaire dans son *Discours sur le colonialisme* en 1949, l'année où

mon père, puis six mois plus tard ma mère, ma sœur et moi sommes arrivées à Abidjan.

Des chansons ? Jamais rien d'autre ? Et ça alors ? (Dont je me suis souvenue en regardant tout à l'heure *Les chevaux de feu* où je reconnaissais des mots ukrainiens proches du russe, comme коза, qui se prononce kaza et qui veut dire chèvre.) Il y avait les berceuses, et il y avait aussi la bête qui monte qui monte, en russe va la chèvre, va la chèvre, идёт (qui se prononce idiote) коза, idiote kaza, idiote kaza, et le mélange des mots russes et français dans ma tête d'enfant, et les chatouilles, les rires.

Cette histoire de traduire une langue qui n'est pas celle de ma mère et de ne pas traduire celle de ma mère, depuis quelque temps me turlupine vaguement. C'est comme ça. C'est une histoire qui n'a jamais commencé, le russe, les Russes, a, ont, toujours été à la fois là et pas là. Et cette histoire ne s'est pas non plus arrêtée comme elle l'aurait pu quand je leur ai tourné le dos, quand j'ai arrêté d'aller dans leurs églises, de lire d'écrire et de parler leur langue qui de toute façon m'était très difficile, que finalement je n'ai apprise qu'à l'école sans jamais, presque jamais la parler avec eux. Ni quand je leur ai tourné le dos ni même avec leur mort. Car à la fin de leur vie leur langue est revenue. Elle leur est revenue et elle m'est revenue.

Leur langue revient, il paraît que c'est normal, courant, banal, habituel. Elle s'impose, repousse l'autre, prend le dessus leurs quelques derniers jours. C'est ce qui s'est passé avec notre grand-père, Vladimir Inostrany. C'était étrange, m'a dit ma sœur Véra car à cette époque-là je n'étais pas en France, de les entendre Lydia et lui. Depuis si longtemps, pour nous depuis toujours, père et fille n'échangeaient plus

dans leur langue que quelques mots, quelques phrases, par-ci, par-là. Des phrases du genre *масло кашу не портит*, le beurre ne gâche pas la kacha, quand ils avaient fait cuire du sarrasin pour le déjeuner. Lydia disait qu'elle avait un vocabulaire d'enfant de six ans et de six ans en 1925, et depuis le monde avait changé ce qui rendait difficile même la conversation courante.

(Le monde change, mais quand je lis dans *Bloody Miami* de Tom Wolfe: «Une bagnole passe, pleine de garçons cubains, ils voient une jolie blonde sur le trottoir d'Hialeah, et l'un d'eux se met à crier, "Ayyyyy la gringa!"», j'entends les notes de *Three cool cats*, une chanson des années cinquante, et les premiers mots, *Three cool, three cool cats are coming up in a beaten car*, reprise en français par une p'tite mg, trois compères, assis dans la bagnole sous un réverbère, une jambe ou deux par-dessus la portière... trois mignonnes s'approchent..., et en français comme en anglais, dans la vieille bagnole les garçons regardent passer les filles et crient des trucs que les garçons crient quand ils regardent passer les filles.)

Il fait trop froid pour rester longtemps dehors. Je reprends *La République de l'imagination*. Je lis une phrase imprimée en anglais, je regarde par la fenêtre, mes doigts enfoncent en rafale les touches du clavier, je tape fort, habitude prise sur la Remington portative avec laquelle j'ai commencé à traduire. Je lis je regarde par la fenêtre je laisse descendre les mots en moi je tape la phrase en français, je lis je lève les yeux je tape je lis j'hésite je vérifie un mot dans le dictionnaire je me lève je vais pour aller pisser, en chemin je trouve je n'y vais pas je reviens je me rassieds et mes doigts enfoncent les touches du clavier. C'est quand même une étrange activité. Je lis je lève les yeux je vois que le ciel est gris au-dessus des collines gris plus foncé, que le grand chêne se découpe au-dessus d'elles que les vignes se tordent,

plus noires, je baisse les yeux, je tape je lis je relis je cherche je tape je lis. J'ai lu le livre, j'ai lu le paragraphe, je lis la phrase, c'est fou ce qu'il faut aimer lire pour faire ce boulot-là. (Et faire partie, ce qui remonte le moral d'une profession avide de reconnaissance, de ceux que Derrida tient pour « les seuls à savoir lire et écrire : les traductrices et les traducteurs » ?)

Je regarde au-dessus de l'écran pour que la succession de mots anglais descende en moi et que la succession de mots français monte dans mes doigts, je baisse les yeux vers le clavier (je tape avec quatre doigts et toujours en les regardant) et mes doigts enfoncent les touches du clavier. Je corrige une faute de frappe que l'ordinateur souligne en rouge. Je lis la suite. Je bute. Je me lève je vais pisser je reviens je trouve en chemin ce que je cherchais je me rassieds mes doigts enfoncent une à une les touches du clavier. Je lis et cetera. J'adore ça. J'oublie les lettres à poster, les papiers à remplir, les listes de course, les post-it des choses à ne pas oublier de faire dans la maison, le tuyau de la fosse septique bouché, le produit à verser dans la cuvette pour que prolifèrent les bêtes mangeuses de caca. Je lis je cherche je me lève tournevire trouve me rassieds en fait non ce n'est pas vraiment ça mais je laisse quand même mes doigts enfoncer les touches du clavier j'y reviendrai je continue puis je m'interromps je me lève je vais dans une autre pièce fumer une cigarette, depuis que j'ai décidé de ne plus fumer en travaillant je m'interromps plus souvent qu'avant pour me griller une roulée. Je reprends je lis je regarde dehors le ciel est presque noir mes doigts enfoncent les touches du clavier je vois l'heure en haut de l'écran de l'ordinateur. Je me relis. Je déplace un mot. Je lis la phrase en français à haute voix. C'est mieux. Pas encore vraiment ça. Je reprends le paragraphe à haute voix. Je sauvegarde j'envoie le fichier à mon adresse mail je le copie sur une clé jaune fluo.

Les trois derniers jours, à son tour Lydia n'a plus parlé que russe. Basculé complètement. S'adressant à ma présence auprès d'elle comme à sa mère, me prenant la main disant en russe comme lorsqu'elle était une enfant qui vivait encore avec sa mère et ne parlait encore que russe, maman, petite maman, j'ai mal, j'ai tellement mal. Je t'aime, maman, je t'aime tellement. Je retrouvais des mots russes pour lui répondre, ne pas la laisser seule. Tout va bien, dors, dors tranquillement. Lydia disait encore maman, petite maman. Et puis elle s'endormait. Quinze jours plus tôt elle avait salué le médecin, Au revoir, docteur, d'une voix légère et claire, traînant mondaine sur la fin de chaque mot comme s'il était venu lui rendre une visite de courtoisie, ce qui était pratiquement le cas, il l'avait regardée, rapidement auscultée et m'avait conseillé de la garder chez moi et de la laisser tranquille. Lydia ne mangeait déjà plus mais elle n'avait pas encore le visage émacié de la fin, cette incroyable tête de Tatar, méconnaissable.

C'est comme si en moi l'anglais avait recouvert le russe.

Aujourd'hui j'ai ramé. Ce foutu home qui revient avec toutes ses interprétations possibles toutes les trois lignes. D'une part comme un concept qui m'échappe (de même d'ailleurs que celui d'identité). D'autre part couvrant suffisamment de termes français pour éviter trop de répétitions.

À un moment donné, ce matin je me suis levée pour éteindre avant qu'il bouille sous le café que je faisais réchauffer et j'ai dit à haute voix, Ah ouais, pas mal. Je venais de trouver comment mieux traduire une phrase sur laquelle j'avais buté. Traduire, c'est souvent comme danser le rock, suivre et en même temps être en soi. Tout d'un coup le mec dont tu tiens la main t'envoie là où tu ne t'y attends pas. Tu as un temps d'incertitude (qui ne doit évidemment pas se sentir, pas briser

le rythme) et finalement tu arrives à y aller. Il faut avoir confiance en la force de l'auteur avec qui tu dances et en ta propre force.

La mémoire qui se réveille sur un mot, quelques notes, une image, fonctionne par détails, flashes, sensations vite évanouies alors qu'inscrites au plus profond, tout le reste n'étant que reconstruction, fiction. En tout cas c'est ce que la mienne semble faire. Quand je me retourne sur les années lointaines, je ne vois que des instantanés, des images presque fixes, des séquences d'au plus quelques secondes. Quand j'essaie de me souvenir comment l'anglais m'est venu, en dehors du fait que comme la plupart des enfants français je l'apprenais à l'école (bien qu'ayant commencé plus tôt que la plupart, c'est-à-dire en huitième, ce qui s'appelle maintenant le CM1), deux instantanés surgissent immédiatement. Un. Je suis appuyée contre un mur dans une petite salle sombre et enfumée où des garçons en pantalon étroit et boots au bout pointu se déchaînent sur des guitares, une batterie et un micro. Le rock me résonne dans le ventre et sur la peau et j'ai envie de danser. Deux. Je suis debout devant un grand évier rempli d'eau sale où des bouts de viande et de légumes surnagent, mes mains font passer des assiettes d'un bac à l'autre après les avoir frottées avec une lavette grise. Au-dessus de l'évier une petite fenêtre donne sur le ciel et la mer qui se confondent, gris eux aussi.

Autour de quoi, sachant que pendant l'été 1963 je suis partie en séjour linguistique à Bournemouth avec trois heures de cours tous les matins, se construit un récit : j'ai quinze ans. On est au mois d'août. Le matin, je sèche les cours pour dormir et l'après-midi je fais la plonge dans un restaurant pour payer mes cigarettes et un ou deux verres le soir dans un minuscule sous-sol. Je parle anglais tout le temps. Je suis amoureuse (en secret, je ne le dis pas aux autres filles qui sont là, et je vais aux toilettes toute seule, jamais par deux comme

elles le font toujours) d'un guitariste aux cheveux auburn dont toutes les filles sont amoureuses. Et jusqu'à la fin des années 1970, l'anglais sera pour moi la langue de l'ailleurs, du voyage, des petits boulots qui assurent la survie, d'histoires d'amour et de la musique que j'écoute avec ceux que je rencontre en chemin.

Finis hier soir l'introduction de *La République de l'imagination*, je la reprendrai la semaine prochaine. Lundi matin, j'envoie les cinq premiers chapitres de *La regrettable importance de la beauté* à l'éditrice, elle veut avoir quelque chose à donner aux journalistes, le livre doit sortir au début de l'été, à lire sur la plage (ce qu'Umberto Eco dans *Dire presque la même chose* appelle de la paralittérature?). Journée de relecture sur papier.

Retour à l'écran de l'ordinateur. Avant l'anglais, donc, il y a eu le russe. Résonnant rarement car non utilisé dans la vie quotidienne. Mais présent. Un bruit très bas que l'on perçoit à peine pourtant tout le temps plus ou moins là quoique plutôt moins que plus. Avant le sommeil dans la petite enfance des histoires lues ou racontées en français et des chansons dont certaines étaient chantées en russe, la bête qui monte qui monte, je ne me souviens pas d'autres moments où Lydia s'adressait à nous dans sa langue maternelle (mais il y en avait probablement d'autres), pourtant plus tard elle fit en sorte que nous l'apprenions. Et de tout cela il n'est resté que ce bruit bas, un acouphène que la première musique venue arrivait à couvrir, un son vague revenant parfois dans un souvenir ou devant un film.

Le vent a arraché les rameaux secs des platanes. Je fais un fagot pour allumer le feu comme ma grand-tante Magali, sœur de ma grand-mère paternelle, ramassait du bois sec dans le parc Montsouris



pour remettre en route tous les matins la chaudière à charbon de sa maison. À notre retour d'Afrique, nous habitions chez elle. Véra est entrée au lycée et moi à l'école primaire. La langue russe n'était pas plus présente autour de nous qu'avant. Ça a duré comme ça trois ans. Puis, comme elle ne fichait rien au lycée, Véra a été mise en pension chez les religieuses. Une école catholique qui accueillait en internat des filles d'immigrés russes. Les Françaises y étaient toutes externes. Cette année-là, le jeudi après-midi, j'ai commencé à suivre des cours dans ce qu'on appelait l'école russe. La langue, l'histoire, la géographie, la religion des Russes ont brusquement apparu dans ma vie. Neuf ans et quatre heures de cours par semaine dispensés dans une langue dont je ne comprenais pratiquement pas un mot, avec des apartés en français pour moi. Est-ce que Lydia voulait que soit transmis par d'autres à ses enfants ce qu'elle ne pouvait pas leur transmettre elle-même ? Elle a continué de nous parler français, l'habitude était prise, expliqua-t-elle ensuite. Pensait-elle qu'assises sur un banc devant une table en bois, face à un tableau noir parfois recouvert d'une carte aux couleurs passées, enfermées entre quatre murs nous allions pouvoir apprendre sa propre langue qu'elle ne nous parlait pas, coupant cette langue de la vie, des sentiments ? Une question que je me suis longtemps posée, que j'ai tournée dans tous les sens sans arriver à rien, une question suspendue, chacun fait comme il peut, c'est tout ce que je peux répondre.

Envoyé les cinq premiers chapitres relus et corrigés de *La regrettable importance de la beauté* à l'éditrice et repris la traduction du texte de Nafisi. Fait une liste de tous les mots que *home*, *homeless* et *homelessness* m'évoquaient dans le contexte de cette *République de l'imagination*, portrait des États-Unis à travers trois livres, *Les aventures de Huckleberry Finn* de Mark Twain, *Babbitt* de Sinclair Lewis

et *Le cœur est un chasseur solitaire* de Carson McCullers, tracé du point de vue d'une émigrée iranienne devenue une citoyenne américaine qui enseigne la littérature à Washington comme elle le faisait à l'université de Téhéran avant de choisir l'exil. Je me servirai de cette liste, une de plus dans l'ordinateur où il faudra peut-être bientôt établir une liste des listes, quand je relirai l'introduction ou quand ces mots home, homeless et homelessness reviendront par la suite, ce qu'ils ne manqueront pas de faire à propos de la littérature d'un pays peuplé d'immigrés dont les fictions aiment à évoquer les aventuriers, errants, nomades, vagabonds, poor lonesome cowboys far away from home et autres clochards célestes.

Traduit cinq pages. Oui, quand je traduis, je compte les pages. C'est un boulot. Avec des délais à tenir.

Le mistral s'est calmé. Je sens une odeur de feu. Une fumée légère s'élève dans l'air limpide. Un voisin brûle les herbes et les branchages entassés depuis le printemps.

Les premières heures sont toujours poussives. Et puis tout d'un coup ça se débloque, de cinq à huit. Avec, ce soir, quand même un long moment à tourner et retourner la même phrase dans tous les sens. Un problème de construction banal de l'anglais au français. Au lycée, on faisait nos versions latines à plusieurs. Au Jean Bart. Cafés Gitanes. On se partageait le travail. On dégagait le terrain du sens, ensuite on construisait les phrases. Le russe, qui était entré dans ma vie à l'école quand Lydia avait décidé de faire en sorte que nous l'apprenions plus sérieusement qu'avec berceuses, bébête qui monte et beurre qui ne gâche pas la kacha, en était ressorti au lycée, laissant au latin et aux mathématiques encore plus de place qu'ils n'en avaient déjà.

Jour de congé, après deux semaines de boulot continu. Il fallait que je m'arrête. Hier soir après avoir enregistré mon fichier sur la clé jaune fluo je me suis assommée avec la porte. Je la faisais, ou elle me faisait, danser sur *Johnny be good*. Je l'ai tirée un peu fort, lâchée et reçue dans la figure, son angle a heurté mon arcade sourcilière, des étincelles ont dansé devant mes yeux. Bosse et bleu. Alors ce matin j'ai pris la voiture et roulé jusqu'à la mer. Marché sur le chemin des douaniers. On ne voit plus les maisons. Et en semaine personne ne se balade là. Rochers, criques, eau transparente, dégradé de bleu, turquoise et vert, rochers jusqu'à une plage de sable plus exposée au vent, varech, écume, vagues, rochers, eau transparente et ainsi de suite. La mer sent son odeur de mer. La garrigue son odeur de garrigue. C'est la deuxième fois cet hiver que je viens marcher ici. Ça me remue ça me rappelle comme aucun autre endroit de cette côte ne l'a fait depuis des années ces criques où on jetait l'ancre quand je travaillais sur des bateaux. Probablement parce qu'on est en hiver. On dirait Ibiza.

Je n'ai jamais voulu aller à Ibiza, je veux dire que je n'en ai jamais eu l'intention, que ce n'était pas prévu (dans la mesure où à cette époque, je prévoyais quoi que ce soit). Ça va être un peu long, mais j'ai pour m'aider un vieux cahier jaune, le journal que je tenais alors, et deux jours devant moi. Un week-end au milieu de la semaine, et ensuite je reprends la traduction de *La République de l'imagination*. Et pendant ces deux jours, il faut écrire ça, comment je suis arrivée là-bas. Parce que l'anglais, la traduction, c'est comme ça que ça s'est fait. Après ça, grâce à ça. À chacun ses circonstances, disait la mère d'Hélène Cixous. Me retrouver à Ibiza, ce sont mes circonstances à moi.